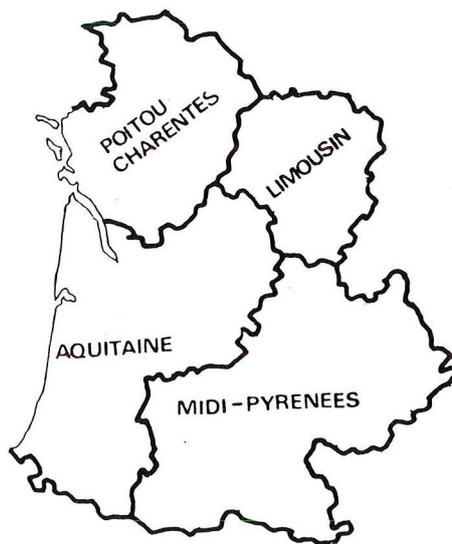


# AQVITANIA

TOME 4  
1986

UNE REVUE INTER-RÉGIONALE  
D'ARCHÉOLOGIE



EDITIONS DE LA FEDERATION AQVITANIA

---

## SOMMAIRE

---

<b>D. BARRAUD, S. CASSEN, M. SCHWALLER, C. SIREIX, <i>Sauvetages archéologiques sur le site du Pétreau à Abzac (Gironde)</i></b> .....	3
<b>C. GENDRON, J. GOMEZ DE SOTO, T. LEJARS, J.-P. PAUTREAU, <i>Deux épées à sphères du Centre-Ouest de la France</i></b> .....	39
<b>M. VIDAL, <i>Note préliminaire sur les puits et fosses funéraires du Toulousain aux II<sup>e</sup> et I<sup>er</sup> siècles avant J.-C.</i></b> .....	55
<b>Y. LABORIE, <i>Le champ de fosses du Grand-Caudou, commune de Bergerac (Dordogne)</i></b> .....	67
<b>M.-F. DJOT, <i>Étude palynologique d'un puits gallo-romain à Grand-Caudou (Bergerac, Dordogne)</i></b> .....	91
<b>J.-P. LOUSTAUD, <i>Rites de comblement dans les puits gallo-romains du III<sup>e</sup> siècle à Limoges</i></b> .....	99
<b>D. TARDY, <i>Le décor architectural de Saintes antique. Étude du « grand entablement corinthien »</i></b> .....	109
<b>R. et M. SABRIE, <i>Les peintures murales de la Graufesenque (Millau, Aveyron)</i></b> .....	125
<b>M. FINCKER, <i>Les briques-claveaux : un matériau de construction spécifique des thermes romains</i></b> .....	143
<b>J.-C. BESSAC, <i>La prospection archéologique des carrières de pierre de taille : approche méthodologique</i></b> .....	151
<b>P. REGALDO-SAINT-BLANCARD, <i>Les potiers et les intempéries : les structures de production céramique de l'Entre-Deux-Mers à la fin du Moyen Age</i></b> .....	173
<b>NOTES ET DOCUMENTS</b>	
<b>Y. BOUTIN, J.-C. ROUX, <i>La nécropole tumulaire du Premier Age du Fer du Serre de Cabrié (Saint-André-de-Vézines, Aveyron)</i></b> .....	185
<b>B. BOULOUMIE, <i>Un buste tricéphale celtique au musée de Cahors</i></b> .....	201
<b>C. BALMELLE, H. DUDAY, B. WATIER, <i>L'établissement gallo-romain du quartier des Bignoulets, à Pujol-Le-Plan (Landes)</i></b> .....	205

---

Ce numéro a été publié avec le concours du ministère de la Culture, Direction du Patrimoine, Sous-direction de l'Archéologie et du Centre national de la recherche scientifique.

---

Adresser tout ce qui concerne la Revue (*secrétariat de la rédaction, l'édition et la diffusion*) à la Fédération Aquitania, 28, place Gambetta, 33074 BORDEAUX CEDEX - Tél. 56 52 01 68 poste 334 -

### Prix et mode de paiement.

Règlement (*à joindre obligatoirement au bulletin de commande*) par chèque bancaire ou postal à l'ordre de : la Fédération Aquitania.

Le Tome 1, 1983, le Tome 2, 1984, le Tome 3, 1985, le Supplément 1, 1986, et le Supplément 2, en co-édition avec le C.N.R.S., sont disponibles à la Fédération Aquitania.

Tome 1 : 140 F Franco.

Tome 2 : 170 F Franco. Supplément 1 : Actes du VIII<sup>e</sup> colloque sur les Ages du Fer, 350 F Franco.

Tome 3 : 170 F Franco. Supplément 2 : Les thermes sud de la villa gallo-romaine de Séviac(Gers) : 250 F Franco.

Couverture : Détail du grand entablement corinthien de Saintes. Photographie : Paul MARTIN ; Musée archéologique de Saintes.

Pierre REGALDO-SAINT-BLANCARD

## LES POTIERS ET LES INTEMPÉRIES : LES STRUCTURES DE PRODUCTION CÉRAMIQUE DE L'ENTRE-DEUX-MERS A LA FIN DU MOYEN AGE.

*THE POTTERS AND THE INCLEMENCIES: THE CERAMIC PRODUCTION STRUCTURES IN THE ENTRE-DEUX-MERS AT THE END OF THE MIDDLE AGE.*

**Résumé :** A partir d'une comparaison morphologique de plusieurs fours, on remarque une nette évolution typologique au cours des XIV<sup>e</sup> -XVII<sup>e</sup> siècles, évolution que l'on peut relier à une lutte contre les intempéries, à une recherche du travail en toutes saisons. La comparaison des différentes techniques d'extraction de la terre fait ressortir des aspects analogues. De ces deux séries d'observations, on peut tirer quelques réflexions sur l'évolution des structures de production et notamment sur leur mutation à la fin du Moyen Age.

**Abstract :** *From the morphological comparison of several pottery kilns, appears the evidence of a typological evolution during the XIV<sup>th</sup>-XVII<sup>th</sup> centuries, that we may connect with the will of no dependence on inclemencies, of every season work. The comparison of the different clay extraction technics demonstrates similar aspects. From these two observances sequences, we may deduce some reflections about the evolution of the production structures and principally about their mutation at the end of the Middle Age.*

Sadirac<sup>1</sup> offre à l'étude une continuité céramique assez rare puisque les potiers actuels sont, de proche en proche, les héritiers de ceux attestés dès le XIII<sup>e</sup> siècle et qu'il s'agit d'un centre d'une importance certaine depuis le XV<sup>e</sup> et surtout aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup>. L'opportunité de cette permanence engageait à mener une recherche exhaustive<sup>2</sup> qui ne se limite ni aux frontières arbitraires d'une discipline<sup>3</sup> ni à celles d'une période, encore moins à l'attraction sentimentale d'une époque réputée intéressante parce qu'ancienne.

Sitôt après une campagne de prospection systématique en 1979, fut entreprise une étude adoptant une démarche régressive de type ethno-archéologique, dans la mesure où ce mot recouvre à la fois une finalité de la recherche vers l'humain

au travers de l'objet et une tentative d'explication du passé par le présent. L'ensemble des disciplines mises en œuvre, s'enrichissant mutuellement, permet de dresser un schéma global de fonctionnement de ce centre-potier pour des époques récentes<sup>4</sup>. Ce schéma global, en s'attachant particulièrement aux interactions des différents composants de cette structure complexe qu'est la production potière, est destiné, entre autres, à servir de base comparative pour les données plus anciennes : par une insertion dans ce schéma d'une série synchronique de données anciennes, insertion qui tienne compte du réseau des interactions et le modifie en conséquence, on peut envisager de créer un nouveau schéma propre à la période concernée.

Pierre REGALDO-SAINT-BLANCARD, C.N.R.S. Université de Bordeaux III, C.R.I.A.A.

1. Gironde, canton de Créon. Soit au cœur de cette région couramment appelée l'Entre-deux-Mers qui correspond à la partie du département de la Gironde comprise entre la Garonne et la Dordogne.

2. Recherche qu'appelait de ses vœux le Professeur Paul ROUDIÉ [cf. SAB 72 (1981)].

3. L'interdisciplinarité de cette recherche est bien marquée par la collaboration avec Sylvie FESCIA-BORDELAIS pour l'ethnologie et Claire HANUSSE pour les archives. Même fondé sur les seules données archéologiques, ce qui suit bénéficie considérablement des apports de l'ethnologie et des études d'archives.

4. Cette synthèse est l'objet du contrat de recherche, *Sadirac, XVII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles : un centre potier artisanal et industriel en milieu rural*, passé avec l'Inventaire général et la Mission du Patrimoine Ethnologique, en cours d'achèvement.

C'est ainsi que nous allons tenter, dans un premier temps, de mettre en valeur les modifications structurales des fours à la fin du Moyen Age et d'envisager leurs raisons, principalement dans l'accroissement des capacités et la lutte contre les intempéries. Dans un second temps, de montrer les implications saisonnières des modes successifs d'extraction de l'argile. Enfin de réfléchir sur ce que pourraient être les parties de ces structures de production qui échappent à l'archéologie.

D'un autre point de vue, ce travail ne se limite pas à Sadirac mais cherche des parallèles ailleurs et notamment dans les fouilles du centre tuilier de Langoiran<sup>5</sup>, ce qui conduit à définir une spécificité sadiracaise.

## LES FOURS :

### Type médiéval ordinaire

Le plus ancien fouillé, pour le moment<sup>6</sup>, contenait des déchets de cuisson à situer dans la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle. C'est le four SB4 de *Sableyre*, le plus important site médiéval dont nous disposons<sup>7</sup> (fig. 3).

Il est de petite taille ; le foyer et l'alandier sont creusés, ainsi que la fosse qui leur donne accès, dans le limon argilo-sableux de surface, simplement solidifié par les cuissons, sans le moindre apprêt ; un mur de refend sépare le foyer en deux. Le fond du foyer, sous-jacent aux labours, contenait des cendres et des déchets de cuissons<sup>8</sup>. Quelques débris vitrifiés se laissent interpréter comme des fragments d'une sole percée de carneaux ; la petitesse des tessons retrouvés, qui auraient été arrachés aux vases en cours de cuisson et seraient passés à travers la sole, confirme cette idée.

Ce four est tout à fait ordinaire au Moyen Age. Il a notamment plusieurs parallèles dans la région. Celui de Capian, en particulier, est géographiquement très voisin et a même forme et mêmes dimensions<sup>9</sup> ; bien que les céramiques qu'il contenait soient d'une tradition tout à fait étrangère à Sadirac, il semblerait à peu près contemporain de SB4<sup>10</sup>. Il en est bien d'autres, en Aquitaine ou ailleurs.

A Langoiran, on constate une tradition tuilière moins forte que la tradition potière de Sadirac, mais bien affirmée

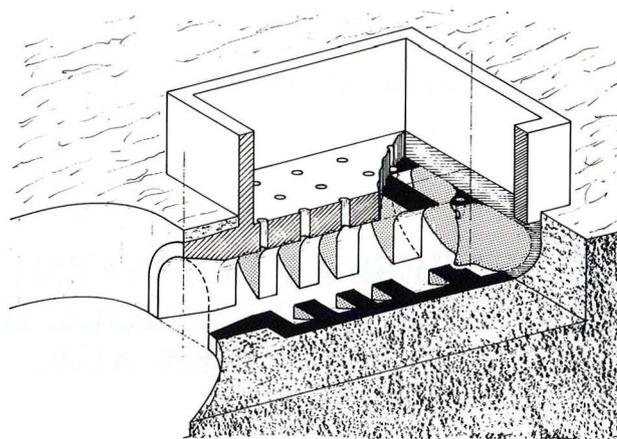


Fig. 1. — Sadirac-Sableyre, four SB3. Reconstitution théorique. Dessin Michel Leclerc.

et ancienne. J'ai pu observer dans cette commune, au lieu dit *Chauvin*, deux fours de même type que SB4 mais plus irréguliers et sans mur de refend<sup>11</sup> ; ils pourraient être du XIV<sup>e</sup> ou du XV<sup>e</sup> siècle.

Ce type médiéval, très bien attesté, dans la région aussi bien qu'ailleurs, semble de tradition très ancienne. Sans vouloir aller plus loin, on peut au moins dire que sa conception est assez proche de celle que l'on retrouve, pour le Second Age du Fer, à *Lacoste*<sup>12</sup>.

### Type de la fin du Moyen Age

A *Sadirac-Sableyre*, on a la preuve d'une continuité de production très importante du XIV<sup>e</sup> siècle au début du XVI<sup>e</sup>. Les conditions de culture ne permettent pas, pour le moment, une fouille exhaustive et l'on a dû se contenter de secteurs bien limités. Un grand four, très typé, a pu être étudié (SB3) (fig. 1) ; il est comblé par des tessonniers datables du début du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>13</sup>. Sa longévité a certainement été grande et il ne paraît pas abusif d'envisager que sa construction remonte à la seconde moitié du XV<sup>e</sup>.

C'est une construction très solide, faite pour durer. Un trait souligne particulièrement cet aspect : le foyer a été nettoyé avant l'abandon du four et la destruction des parties hautes. Cela ne s'observait pas sur SB4, mais c'est une cons-

5. Gironde, canton de Cadillac.

6. Sadirac est actif depuis au moins le XII<sup>e</sup> siècle. Mais, mis à part quelques-uns d'époque antique, aucun site de production céramique antérieur au XIV<sup>e</sup> siècle n'a pour le moment été localisé.

7. Voir « Sadirac à la fin du Moyen Age : le site potier de Sableyre », dans *SAB 76* (1985), p. 57-71.

8. Notamment des éclats de vases arrachés par une déshydratation ou une déshydroxylation trop rapides. Aucun tesson qui soit d'une taille supérieure à 7 cm.

9. Gironde, canton de Créon. Fouilles du château *Couteau* par M.-A. LANDAIS (1985).

10. Identification des céramiques : B. FAYOLLE-LUSSAC et P. REGALDO. Ce matériel qui tranche nettement avec celui connu de la région nous a semblé pouvoir être du XIV<sup>e</sup> siècle, mais avec une marge importante d'incertitude autour de ce siècle. On manque trop de parallèles pour préciser.

11. Fouille de sauvetage 1980. Cf. « Fours de tuiliers à Langoiran », *RHB* (1986). Fours F et surtout G.

12. Commune de Moliets-et-Villemartin, canton de Pujols. Fouilles et travaux de Ch. SIREIX (1984-1985).

13. Art. cit. *SAB 76* (1985).

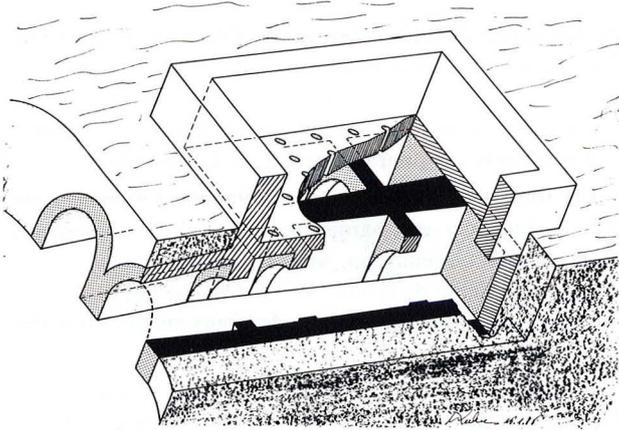


Fig. 2. — Langoiran-Chauvin four C. Reconstitution théorique. Dessin Michel Leclerc.

tante des grands fours d'époque moderne. L'interprétation qu'on peut en faire est qu'ils ont été nettoyés, comme ils l'étaient périodiquement, parce qu'on envisageait une réparation plutôt qu'un abandon.

Ce four marque une évolution très remarquable par rapport à SB4 et au type médiéval : foyer, alandier et accès sont aussi creusés à même le limon mais c'est là le seul trait commun avec ses prédécesseurs connus. Le foyer est formé d'un long couloir, prolongeant l'alandier, s'évasant largement entre les arcs qui supportent la sole. Au-delà des irrégularités de la construction, le souci du tirage et de la répartition de la chaleur est visiblement constant : les arcs opposent aux flammes, avec une légère obliquité, des angles aigus qui les divisent, comme le fait aussi l'ergot qui marque le fond du four ; tout le reste est courbe et guide les flammes ; la disposition des carneaux de la sole — avec, notamment, une rangée supplémentaire au fond du four où moins de chaleur parvient — complète cet ensemble.

Ce souci de la répartition de la chaleur que l'on peut constater ici amène quelques réflexions. C'est un des principaux problèmes auxquels fait face le potier quand il cuit sa production. Des expériences ont pu être faites à Sadirac sur un four de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, encore en activité selon le mode traditionnel<sup>14</sup> ; la principale différence, pour ce qui nous intéresse ici, entre celui-ci et ses antécédents des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup>, porte sur le mur de refend. Il apparaît très nettement que ce mur, outre son rôle porteur (mais ce problème pouvait

se résoudre autrement), provoque par sa simple présence une diffusion de la chaleur, de façon simple, commode et, pour ainsi dire, automatique, alors que les potiers actuels, en son absence, doivent prendre garde à l'endroit où ils jettent le bois. De ce fait, le nom de « mur de refend », s'il ne rend pas parfaitement compte de son rôle réel, est cependant meilleur que d'autres qui sont parfois utilisés pour le désigner. Les différences morphologiques entre les fours du XVII<sup>e</sup> siècle et ceux du type médiéval ordinaire ne justifient pas une différence de fonction pour ce mur. Pour SB3, du fait que sa morphologie particulière interdisait l'usage d'un mur de refend, le rôle porteur étant dévolu aux arcs, il fallait assurer d'autre façon le tirage et la diffusion de la chaleur.

Les parois du laboratoire de SB3, pour le peu qui en restait, étaient assez faibles et l'on ne saurait leur envisager une hauteur importante. Ce trait semble constant pour tous les fours partiellement creusés. Accroître le volume utile revenait à augmenter la superficie de la sole : pour SB4, environ 1,75 m<sup>2</sup><sup>15</sup> ; pour SB3, environ 7,35 m<sup>2</sup><sup>16</sup>. La construction d'une sole de cette superficie, sur un plan circulaire, et selon les normes médiévales, ne paraît guère réalisable<sup>17</sup> : les plus grands fours modernes avaient des dimensions légèrement inférieures<sup>18</sup>, alors que les modes et la qualité de construction étaient bien meilleures, plus performantes. Force était donc de développer un autre type de four.

SB3 ne reste cependant pas unique, fruit d'une invention passagère. Plusieurs traits le rapprochent d'un four de Langoiran-Chauvin<sup>19</sup> et le situent dans le contexte d'une tradition novatrice de la fin du Moyen Age (fig. 2). Celui-ci, dénommé « C », pourrait être sensiblement contemporain de SB3 ou un peu postérieur ; la superficie de sa sole était supérieure, de l'ordre de 9 m<sup>2</sup>. La conception globale était assez originale puisque cette sole était chauffée par deux foyers parallèles dont un seul était conservé. Il avait le même aspect de couloir que pour SB3, des arcs analogues soutenaient la sole ; mais il ne possédait pas ces élargissements entre les arcs qui permettaient à SB3 d'augmenter considérablement la superficie du couloir axial ; cette augmentation de surface était donc due ici à la simple duplication du foyer. D'une certaine façon, le mur de séparation évoquerait un mur de refend si deux alandiers n'étaient pas nettement distincts. Les difficultés de l'alimentation et de la conduite du feu que devait présenter un tel dispositif laissent assez per-

14. Poterie Duluc, au village de *Laurent-Videau*.

15. Largeur 1,5 m et profondeur 1,2 m. Ce qui représente une superficie conservée de 1,8 m<sup>2</sup>. Sa morphologie laisse penser que le laboratoire était rond, avec un diamètre correspondant sensiblement à la largeur, soit 1,5 m. La superficie de la sole en ce cas serait de l'ordre de 1,75 m<sup>2</sup>.

16. La sole était partiellement conservée ; largeur : 2,1 m, profondeur : 3,5 m.

17. Le diamètre serait de l'ordre de 3 m.

18. Superficie de la sole circulaire du four du *Casse* : 6,15 m<sup>2</sup>, pour un diamètre de 2,8 m ; superficie de la sole rectangulaire du four de *Blayet* : 2,45 m × 2,30 m = 5,6 m<sup>2</sup>.

19. Art. cit., cf. note 11.

plexe. Néanmoins il était solidement construit et avait été nettoyé avant l'abandon de la destruction des parties hautes, comme pour SB3.

Pour les différentes structures observées à Langoiran, on peut remarquer le peu de souci de la répartition de la chaleur : les fours F et G n'avaient pas de murs de refend et le four C était conçu de manière peu propre à faciliter une diffusion égale. En ce sens il me paraît important de noter la différence entre les traditions sadiracaise et languoironaise, l'une potière, l'autre tuilière. Le seuil inférieur de température pour une bonne cuisson de tuiles est bien plus large que celui permettant d'obtenir des vases à glaçure plombifère : vers 700 °C, voire même 650 °C, on obtient des tuiles correctes ; pour une bonne glaçure plombifère, il faut monter vers 850 °C au moins. De même, la casse due à un refroidissement trop rapide est beaucoup moins à craindre pour des tuiles. Le tuilier a donc moins à se soucier de la diffusion égale de la chaleur et peut simplifier la conception de son four.

### Type d'époque moderne

D'une certaine manière, les fours sadiracais de l'époque moderne sont plus proches du type médiéval ordinaire : le plus souvent de plan rond, mais parfois sensiblement carrés, ils comportent un mur de refend. On peut éventuellement voir dans ce rapprochement une perduration du four médiéval, par-delà les innovations de la fin du Moyen Âge.

Ce sont en général de grands fours, non pas tant par la superficie de leur sole que par la hauteur de leur laboratoire<sup>20</sup>. Leur conception, qui diffère radicalement des fours antérieurs, leur permet de grandes hauteurs. En effet ils sont entièrement bâtis hors de terre, même s'ils utilisent volontiers une légère pente du terrain pour implanter de plain-pied les ouvertures opposées du foyer et du laboratoire ; cela permet la construction de murs très épais, souvent de plus d'un mètre.

A l'inverse, pour les fours partiellement creusés, les parois, qui ne sont pas fondées mais se dressent au-dessus du creusement, restent toujours faibles. L'accroissement de la taille du laboratoire, qui dans un premier temps s'était fait par l'agrandissement de la sole, se continue par une augmentation de la hauteur : schématiquement on peut estimer la capacité de SB4 vers 2 m<sup>3</sup>, celle de SB3 entre 9 et 11 m<sup>3</sup>, celle des fours du XVII<sup>e</sup> siècle entre 14 et 19 m<sup>3</sup>.

Ces murs très épais sont constitués d'un parement interne de briques et d'un parement externe de pierre. C'est ce que

l'on peut envisager, d'après les débris conservés, pour les parties hautes de SB3 et c'est ce que l'on a pu observer pour Langoiran-C ; à cette nuance près que, si les briques sont attestées pour SB3, tout n'était pas construit de cette façon : au moins pour la sole, des tuiles remplaçaient les briques ; c'était aussi le cas pour l'ensemble de Langoiran-C.

Les fours modernes n'ont pas d'alandier ; d'une certaine façon l'épaisseur des parois qui entourent l'ouverture du foyer pouvait en tenir lieu. Mais le feu n'était pas mené là, sauf pour le début de la cuisson. Le tirage se faisait de façon directe, ascendante, au contraire des fours médiévaux à alandier où il était oblique.

Ils n'ont pas non plus de couverture fixe et, comme encore aujourd'hui dans la poterie Duluc, on se contentait de couvrir les pièces à cuire d'une couche de gros tessons, appelée couramment les « tesses »<sup>21</sup>. C'est ce système qui est aussi le plus probable pour les fours des époques antérieures. La perte de température ne semble pas considérable et l'on obtient de façon simple une bonne oxydation des pâtes.

Bien que cette période soit encore peu connue, plusieurs indices font penser que l'adoption de ce type de four se fait dans la seconde moitié ou à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle ; la poursuite des recherches devrait le préciser et en retrouver les modalités. Mis à part ceux supposés d'après les archives notariées, les fours reconnus de ce type sont du milieu du XVII<sup>e</sup> ou postérieurs.

Il est étonnant de constater combien, par rapport à Sadirac, Langoiran est resté fidèle à la tradition antérieure. J'ai pu observer à *Saint-Orens* les restes d'un four du XVII<sup>e</sup> ou du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>22</sup>. Il était creusé, affectait une forme de couloir de section plus large que l'alandier et des arcs portaient la sole. Malgré sa construction soignée, plus « moderne », en briques, il était très proche de SB3.

Le comparer avec les fours sadiracais d'époque moderne, c'est souligner le point de divergence de deux traditions parallèles. Tandis que le centre-potier en pleine expansion adoptait des innovations et les généralisait, le centre-tuilier ne se développait guère et restait fidèle à ses techniques. Certes, on a eu l'occasion de voir que les deux traditions n'ont jamais été totalement identiques, seulement comparables, mais c'est à partir de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle qu'elles divergent totalement.

### Les fours et les intempéries

Dans la mesure où la cuisson dans ces types de four se fait à l'air libre, les intempéries représentent une difficulté à sur-

20. Le four du *Casse* pour 6,15 m<sup>2</sup> à la sole et 3 m de hauteur du laboratoire a un cubage utile de 18,5 m<sup>3</sup> ; celui de *Blayet*, pour 5,60 m<sup>2</sup> et 2,6 m de haut, de 14,5 m<sup>3</sup>. Le four de la poterie Duluc, à titre de comparaison, contient environ 16,5 m<sup>3</sup>, et produit en moyenne à chaque cuisson quelque 11 tonnes de céramique.

21. Il en fut retrouvé dans les fouilles du four du *Casse* ; ces tesses sont bien reconnaissables par l'encrassement de suie qu'elles présentent.

22. Art. cit., *RHB* (1986).

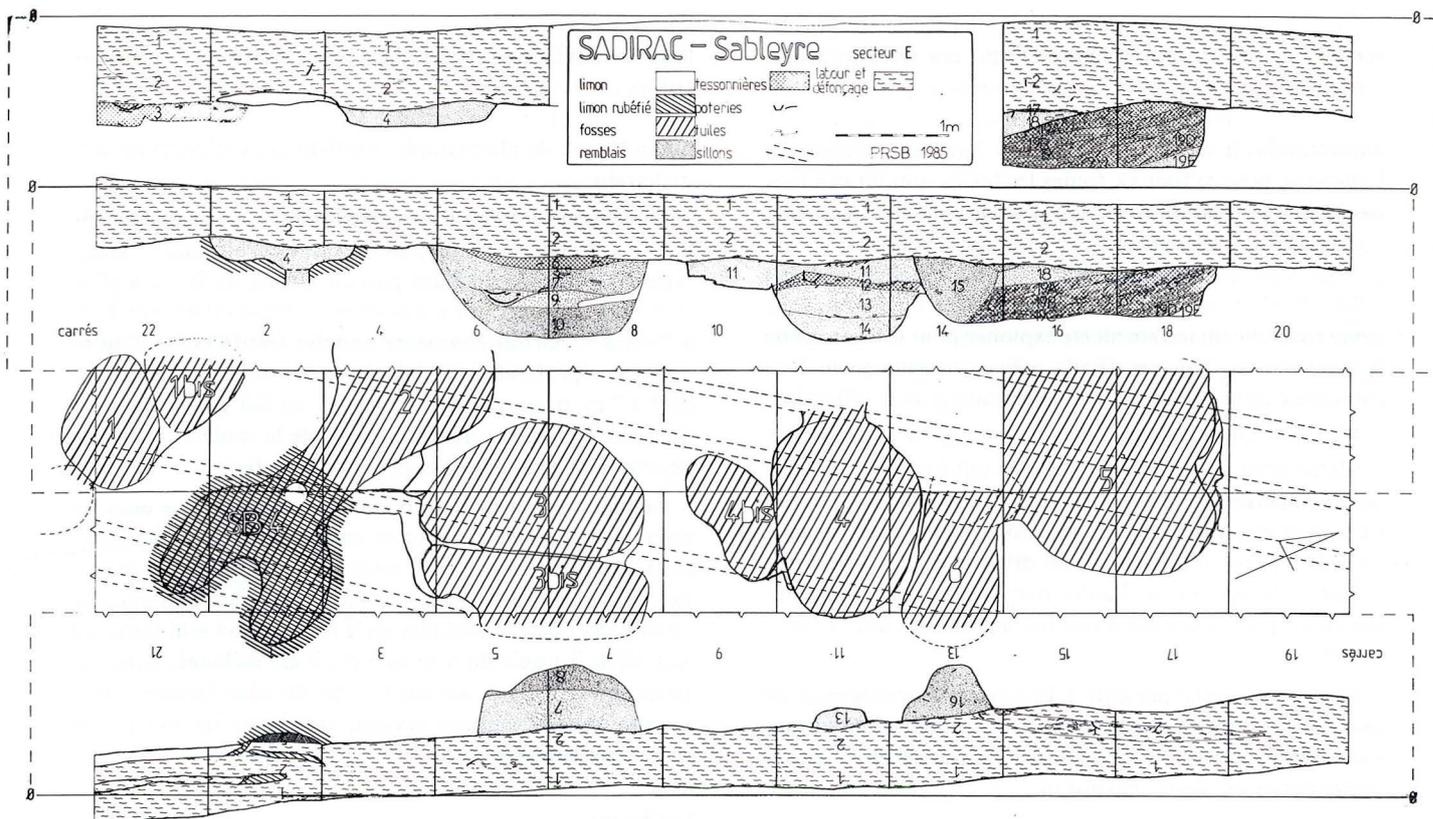


Fig. 3. — Sadirac-Sableyre. Secteur E. Four SB4 et fosses d'extraction du limon argilo-sableux. Plaïn et coupes stratigraphiques.

monter : en réhumidifiant les poteries sèches, la pluie gêne le début de la cuisson ; elle peut aussi provoquer un refroidissement trop rapide des pièces cuites et les faire éclater. Dans ce dernier cas, il suffit que la couche de tesses soit assez épaisse. Dans le premier, de nos jours, on couvre pendant le début de la cuisson avec un toit roulant sur des poutrelles métalliques, mais c'est là une innovation de la fin du siècle dernier<sup>23</sup>. Si au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècles, de grandes planches sont attestées par des inventaires après décès, elles semblent essentiellement destinées à couvrir le four quand il ne fonctionne pas. Au surplus, il est possible en toute saison de trouver une période où il ne pleut pas pendant quelques heures, ce qui suffirait à ce que l'atmosphère du four soit assez chaude pour que seule une grosse averse fasse des dégâts. Il est cependant à remarquer que les tessonnieres de toute époque

jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle paraissent contenir une plus grande quantité de cassures de montée ou de descente de cuisson que maintenant<sup>24</sup>.

Mais surtout le plus gros problème est la stagnation des eaux dans et devant le foyer. Les fours construits à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, dont celui de la poterie Duluc, ont un foyer en contrebas, ce qui présente l'avantage de réduire l'ouverture et d'activer le tirage<sup>25</sup>, mais n'est praticable que dans la mesure où les modifications « industrielles », après 1830, ont intégré le four dans le complexe des ateliers, le protégeant des pluies. Encore y a-t-il parfois des infiltrations qui posent des problèmes. Les fours de l'époque moderne, entièrement hors de terre, sont hors d'eau, d'autant plus que la légère pente sur laquelle ils sont bâtis évacue les ruissellements en contrebas du foyer.

23. Probablement dans les années 1880, puisqu'on le retrouve sur deux fours qui ont alors appartenu à la même famille et dont l'un (celui de la poterie Duluc) était alors en construction.

24. Lors d'une cuisson, il y a essentiellement trois types de cassures ou de fêlures : celles de montée, provoquées par une trop brutale évaporation de l'eau (déshydratation ou déshydroxylation), en général présentant un aspect délité ou éclaté prenant l'épaisseur des parois en oblique ; celles de descente, où un brusque refroidissement crée un choc thermique, en général présentant un aspect lisse et légèrement hélicoïdal ; enfin celles dues au poids des pièces empilées et, éventuellement, aux déplacements dans le four, leur aspect étant assez hasardeux, parfois arraché, parfois brisé net, avec une amplitude en général restreinte. A ces trois types, il convient d'ajouter un quatrième, postérieur à la cuisson, qui sont les brisures correspondant au rejet dans une tessonnier ; il tendra aussi à ouvrir les fêlures. Les cassures des deux premiers types sont assez aisées à reconnaître, du moins un certain nombre d'entre elles. Je pense en avoir retrouvé proportionnellement beaucoup plus dans les tessonnieres « archéologiques » qu'observé dans celles de la poterie Duluc où sembleraient primer les cassures dues à l'empilement. Cette observation reste cependant assez subjective ; il faudrait peut-être l'approfondir.

25. Pour le reste, sauf l'absence de mur de refend, ils sont semblables à ceux de l'époque moderne.

Les fours médiévaux, partiellement creusés, se trouvent au fond d'une cuvette et, qui plus est, dans une terre argileuse. Les orages d'été ne sont qu'un problème passager dont l'écope aura raison, mais ces fosses sont sans aucun doute impraticables à certaines saisons. En fait, sauf peut-être à Langoiran pour le four G, toutes les fosses sont un peu plus basses que le fond du foyer. Pour SB4, l'alandier, en pente vers l'intérieur, et la partie de la fosse qui le jouxte, en pente inverse, forment comme un bourrelet, mais la digue est bien faible. Il n'est pas exclu que pour SB3 et Langoiran-C la pente naturelle du terrain ait été exploitée pour le drainage de la fosse d'accès. Tous ces détails, même s'ils témoignent de la conscience de ce problème, paraissent sans grande efficacité.

En fait il semble bien qu'il faille attendre le four de type moderne pour que le potier sadiracais soit à peu près à l'abri des intempéries, en ce qui concerne la cuisson de ses œuvres. Cela peut être rapproché de l'accroissement de la capacité utile des fours : d'une part il est difficile d'aller au-delà de certaines dimensions et d'autre part la demande de céramiques n'est pas aussi étroitement liée aux saisons que la fabrication.

Le four moderne présente à la fois cet accroissement de capacité et la possibilité d'échapper à une contrainte saisonnière. On comprend aisément son adoption générale par un centre potier en pleine expansion.

## L'EXTRACTION DE L'ARGILE

Différentes interventions archéologiques ont permis d'observer quelques sites d'extraction ; certains antiques<sup>26</sup> et d'autres médiévaux ont été fouillés. De nos jours, et depuis les réglementations imposées par l'administration départementale dans le troisième quart du XIX<sup>e</sup> siècle, la pratique est fondamentalement différente de ce qu'elle était autrefois ; la mécanisation aidant, on n'a guère de renseignements utiles à en tirer.

Deux techniques anciennes ont existé : l'une par fosses ;

l'autre par un système de puits et de galeries. La seconde a laissé de nombreuses traces dans le sol sadiracais : sous-bois criblés de trous mal rebouchés et d'effondrements, terrains qui s'éboulent sous un tracteur. La première n'est observable qu'au hasard de photographies aériennes ou d'interventions de terrain.

La géologie a doté l'Entre-deux-Mers, et particulièrement Sadirac, d'argiles variées plus ou moins profondes<sup>27</sup>. Deux types sont essentiels : d'une part en surface un limon argilo-sableux jaune, avec une granulométrie différant d'un endroit à l'autre<sup>28</sup>, parfois chargé de nodules ferrifères<sup>29</sup> ; d'autre part à une profondeur variable, mais en moyenne de l'ordre de 3 à 7 m, une argile dite « bleue », en fait gris bleuté avec de nettes différences dans l'intensité de la couleur, principalement faite de kaolinite et dépourvue de fer<sup>30</sup>.

Le limon est la matière première des tuiliers, ce dont de nombreux témoignages existent un peu partout dans l'Entre-deux-Mers ; des traces en subsistent, par exemple, à Langoiran. A Sadirac, il semblerait schématiquement et d'après la texture des pâtes céramiques qu'il fut employé seul jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle<sup>31</sup> ; puis du XIV<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup>, il est mélangé, dans des proportions variant suivant le type de vase façonné, avec l'argile bleue<sup>32</sup>, laquelle devient, vers la fin du XVI<sup>e</sup> (?), la seule terre travaillée.

## Les fosses

Paraît évidente la relative appropriation d'un mode d'extraction et de la recherche d'une des deux terres. En ce sens, les fosses servent essentiellement à la collecte du limon.

On peut distinguer trois types de fosses au regard de leurs dimensions :

- 1° des fosses larges et peu profondes ;
- 2° des ensembles de petites fosses peu profondes ;
- 3° des fosses larges et profondes.

Le premier type est d'époque antique ; bien qu'hors de propos ici, il nous servira de terme de comparaison. Le

26. A Sadirac-Plantey (1980) et à Lignan-Cavaillac (1985). Le premier du Haut-Empire, vraisemblablement ; le second comblé au V<sup>e</sup> siècle.

27. J. DUBREUILH, *Contribution à l'étude sédimentologique du système fluvial Dordogne-Garonne dans la région bordelaise. Les ressources en matériaux alluvionnaires du département de la Gironde*. BRGM, 1980 (Documents n° 4). Voir aussi les descriptions des cartes géologiques de l'IGN, etc.

28. Le limon le plus sableux observé à ce jour, bien qu'encore tout à fait argileux, est à Sableyre. Il me paraît plausible que le microtoponyme traduise cette particularité. Ce limon de surface est fréquemment appelé dans le jargon actuel des potiers sadiracais la « découverte ».

29. Ce fer a été utilisé aussi bien dans l'Antiquité — ce dont témoigne par exemple le comblement de la fosse de Plantey — que dans le Moyen Age — ce que j'ai surtout pu observer dans le canton de Targon où ces nodules sont plus abondants et sont couramment appelés « crottes de bique » (cf. entre autres les parties archéologiques dans les monographies communales publiées par l'ASPECT : Montignac (1985) et Ladaux (1986) en particulier).

30. Le fer se trouve au-dessus de l'argile bleue sous une forme de garluche formant une croûte ou des blocs compacts ; cette garluche est nommée à Sadirac, et uniquement là, « garaù ». Suivant la finesse de la collecte de cette argile, elle se chargera ou pas de fer et la couleur des pâtes céramiques va du rouge au blanc ; ceci est, d'ailleurs, parfois un critère chronologique. Il y eut au XIX<sup>e</sup> siècle une tentative d'exploitation du garaù. C'est cette argile bleue qui fut utilisée, jusqu'à sa fermeture en 1985, par la cimenterie de Daïgnac.

31. Trouvailles diverses dans des sites médiévaux de l'Entre-deux-Mers et de Sadirac. Le matériel céramique dans son ensemble présente une texture analogue à celle des témoignages plus tardifs que les fouilles de Sableyre mettent en relation indéniable avec le limon ; le cas le plus typique est celui des cruches pour lesquelles une pâte sablée, maigre, n'est guère appropriée et qui seront toujours façonnées, à partir du XIV<sup>e</sup> siècle, avec une pâte grasse.

Le monopole dont jouira Sadirac à l'époque moderne, et qui s'établira à partir du XIV<sup>e</sup> siècle, n'existe pas à ce moment. Très certainement, parmi les productions de ce type, entrent celles d'autres sites de l'Entre-deux-Mers qui possèdent les mêmes caractéristiques géologiques.

32. Observation faite sur différentes tessonières sadiracaises, en particulier à Sableyre, mais aussi au Bourg ou à Darrigaud.

second est essentiellement médiéval : on en a d'excellents exemples à *Sableyre*. Le troisième est beaucoup plus ambigu parce que mal connu et en fait mal attesté : il existe une telle fosse à Saint-Caprais<sup>33</sup> où le contexte fait envisager une fin potière mais où les comblements partiels empêchent de voir la profondeur réelle ; deux traces observables en photographies aérienne, à l'ouest de *Sableyre*, pourraient relever de grandes fosses comblées. L'interdiction du système par puits et galeries au XIX<sup>e</sup> siècle provoquera des extractions proches de ce type, bien que distinctes, et l'on rapprocherait volontiers celle de Saint-Caprais de cela. En revanche, dans la mesure où l'interprétation est correcte, on ne peut guère voir à *Sableyre* autre chose qu'un témoignage de la fin du Moyen Age. Les fosses de type 3, dont la distinction garde un caractère hypothétique, sembleraient faites pour la collecte d'argiles profondes, au contraire des autres.

Le type qui nous intéresse le plus ici est le second. Il est bien attesté dans les fouilles de *Sableyre*<sup>34</sup>. Ce sont des fosses de petite taille qui s'enchevêtrent et voisinent avec le four SB4. On peut reconstituer le schéma suivant qui reste partout constant : creusement d'une fosse, un temps d'arrêt, agrandissement sous la forme d'une ou de plusieurs fosse(s) secondaire(s), comblement, creusement d'une autre fosse plus loin, etc. Apparemment, d'après des données de prospection qui doivent être validées par la fouille, ces fosses se regroupent en plusieurs ensembles voisins mais distincts, contemporains, de superficies sensiblement égales. L'ensemble couvre de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle au début du XVI<sup>e</sup>, d'après le matériel céramique retrouvé dans les tessonniers de comblement. A chaque extraction, c'est une collecte de l'ordre de 1 m<sup>3</sup> de limon au maximum, sauf pour la plus récente qui est à peu près cinq fois plus importante, trait qui peut être rapproché de l'augmentation de la capacité des fours. Remarquons encore que les fosses secondaires sont plus petites que celles à partir desquelles elles sont creusées ; elles semblent ne fournir qu'un complément de terre. Il n'y aurait donc pas constitution de réserve.

Si la fosse qui est en sous-bois à Langoiran-*Chauvin* doit bien, comme il semble, être rapportée au site tuilier, on a un cas très différent d'un ensemble irrégulier, probablement formé par des agrandissements successifs sans comblements. De la comparaison des deux sites, un trait ressort : à *Chauvin* les structures d'extraction et de cuisson sont proches mais ne se mélangent pas comme à *Sableyre*. En fait, un artisanat tuilier demande plus d'espace libre pour le façonnage comme pour le séchage, et c'est bien ce que l'on constate à Langoiran.

### L'extraction par puits et galeries

Suite à des accidents, des procès-verbaux de gendarmerie et du service des mines ont été dressés au XIX<sup>e</sup> siècle : ce sont des descriptions précises de ce système, bien connu aussi dans d'autres centres potiers<sup>35</sup>. Si ces témoignages sont tardifs, il paraît néanmoins évident que ce type d'extraction est utilisé durant toute l'époque moderne. C'est le moyen le plus efficace — sinon le moins dangereux — de collecte de l'argile bleue.

Un puits, d'un diamètre voisin du mètre, est creusé jusqu'à percer la croûte de *garau* ; depuis ce puits sont menées dans l'argile bleue deux galeries non étayées. En une seule opération on peut ainsi collecter jusqu'à une trentaine de mètres cubes. Le puits est abandonné et partiellement comblé. Ce travail ne peut se faire qu'en une seule fois, sans période d'abandon ; il y a donc obligatoirement constitution d'une réserve.

On manque d'éléments pour situer l'origine de ce système. Il est possible qu'il remonte au Moyen Age. Mais, peut-être par excès d'un raisonnement évolutif, on pourrait voir dans les fosses de type 3 le premier mode de collecte de l'argile bleue : c'est d'une part à la fois un développement logique de l'extraction en fosse et une origine plausible du système des puits ; d'autre part, s'il n'économise pas l'énergie des ouvriers, il présente une plus grande simplicité de procédure.

### L'extraction et les intempéries

L'extraction de l'argile est par nature une activité à tendance saisonnière. Les intempéries la rendent impraticable. Encore de nos jours, ce travail a lieu en été. Certains anciens, qui ont dans leur jeunesse extrait l'argile à la main, racontent comment ils collectaient la terre en été et le bois en hiver. Une telle répartition saisonnière des activités tient parfaitement compte des contingences naturelles et devrait se retrouver à peu près à toute époque. Le façonnage des céramiques est, quant à lui, indépendant des saisons. Pour le permettre, il suffit de constituer des réserves adéquates de matière première.

La collecte du combustible est un aspect qui échappe à la perception archéologique ; au surplus, elle obéit à un rythme différent puisque, même en hiver, le bois doit sécher quelque temps avant d'être utilisé. Mais, en ce qui concerne l'argile, l'opposition des différents modes d'extraction est remarquable sous l'angle de la constitution de réserve : d'une part, le système des puits et galeries l'implique de fait, d'autre part,

33. Près de la limite qui sépare cette commune de Sadirac, une activité potière est attestée au XVIII<sup>e</sup> siècle ; la fosse dont il est question entrerait dans ce contexte.

34. Cf. SAB 76 (1985).

35. Cf. par exemple, R. CHATON et H. TALBOT, *La Borne et ses potiers*, La Charité-sur-Loire, éd. Delayance, 1977, p. 69-73.

les fosses, telles qu'elles ont été observées à *Sableyre*, révèlent une collecte en fonction du besoin.

Les intempéries représentent, pour ce dernier type d'extraction, une rupture nécessaire. Le comblement des fosses marque, quant à lui, une rupture non nécessaire. Devant la périodicité bien marquée du travail, il est bien tentant de mettre en rapport la rupture nécessaire et la rupture non nécessaire. On conçoit bien le fonctionnement de l'ensemble selon un rythme annuel, mais le démontrer paraît difficile, voire impossible, sinon de façon logique. Dans cette perspective, on se demandera légitimement pourquoi combler ces fosses : l'assainissement du lieu aux saisons pluvieuses est la seule raison qui apparaisse.

Mais le limon n'est qu'un des deux composants de la matière travaillée par les potiers de la fin du Moyen Age. Peut-on concevoir que, alors qu'argile bleue et limon sont constamment mélangés, la collecte de ces terres n'obéisse pas au même rythme ? Peut-être s'il y a nécessité, par exemple si l'extraction de l'argile bleue se fait par puits. Cependant, une telle pratique devrait créer un réflexe de constitution de réserves et avoir un effet sur la collecte du limon. Avec un système de grandes fosses profondes — où l'extraction se ferait logiquement suivant le besoin — on aurait de grandes similitudes de rythme et les différences pourraient s'expliquer aisément. Comme déjà dit, mais ce n'est qu'hypothèse, ces fosses ont pu exister à *Sableyre*.

En tout état de cause, les deux terres étant utilisées conjointement, le fait qu'une seule réponde à un rythme saisonnier doit impliquer que l'ensemble de la structure de production y réponde aussi.

## TOPOGRAPHIE DU TRAVAIL POTIER

On peut envisager plusieurs types logiques de rapprochements topographiques entre les différents éléments d'une structure de production potière. Certains de ces rapprochements sont attestés à Sadirac, tous le sont en plusieurs autres endroits. Le four peut être implanté à proximité du combustible, ou à proximité de l'habitat, ou encore à proximité de l'atelier, voire intégré dedans : le second cas est celui de Sadirac aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, le troisième apparaît après 1830. L'atelier, quant à lui, peut aussi être proche des lieux d'extraction de la terre, ou bien de l'habitat, voire en faire partie : le second cas est une constante sadiracaise de l'époque moderne.

Ces liaisons topographiques correspondent de façon plus ou moins schématique à des aspects des structures de production. Par exemple :

— L'appartenance de l'atelier à l'habitat à un artisanat familial.

— La non-intégration du four dans l'atelier, mais sa proximité par rapport à lui et à l'habitat à une relative mise en commun des installations de cuisson.

— L'indépendance de tout cela par rapport aux lieux de collecte du combustible et de la terre à différents traits, mais surtout au fait que ces lieux n'appartiennent que rarement au potier et que les matières premières font, d'une façon ou d'une autre, l'objet d'un commerce, donc que l'activité est très développée et concerne en fait l'ensemble de la paroisse.

Tous ces caractères correspondent à la structure de production sadiracaise d'époque moderne.

Par rapport à ces réflexions, en fait relativement évidentes, *Sableyre* présente un cas assez étrange : le rapprochement — et même l'intégration dans le même lieu — de structures d'extraction et de cuisson. Elles n'ont aucun rapport logique entre elles et ne peuvent avoir tendance à s'attirer. En revanche l'hypothèse qui leur associerait l'atelier justifierait pleinement leur localisation commune. Les traces de cet atelier auraient disparu dans le labour.

D'un autre point de vue, le confinement dans un lieu bien délimité d'une activité potière pendant un siècle et demi ou plus, comme on peut l'observer là, évoque une structure familiale, une petite dynastie. Il paraît de ce fait tout à fait plausible qu'il y ait eu aussi un habitat. Au surplus, une certaine logique évolutive le voudrait : si, à l'époque moderne, l'atelier est dans la maison et n'en devient indépendant qu'au XIX<sup>e</sup> siècle, peut-on penser qu'auparavant toute la structure de production potière était regroupée à un endroit bien distinct de l'habitat ? Il semble d'ailleurs que le comblement des fosses s'explique mieux dans un tel contexte.

D'après les données dont on dispose, on imagine volontiers des ensembles voisins composés d'un habitat, d'un atelier distinct de lui ou pas, d'un four, et de fosses d'extraction — en quelque sorte un village de potiers, mettant en commun la partie la plus difficile, à savoir la fosse d'extraction de l'argile bleue qui resterait un peu à l'écart. L'ensemble de la structure de production est regroupé en un même lieu.

D'une façon assez voisine, *Chauvin* semblerait montrer deux ensembles distincts mais se jouxtant, formés de plusieurs fours qui se succèdent. La proximité de l'extraction impliquerait, comme à *Sableyre*, l'existence des ateliers et, peut-être, des habitats qui auraient disparu dans les labours successifs. De la longévité du site, naît aussi l'idée de la structure et de la transmission familiales de cet artisanat.

## La mutation de la fin du Moyen Age

Parmi tous les traits que nous avons remarqués jusqu'à maintenant, plusieurs définissent assez bien les changements technologiques et sociologiques qui se produisent dans le

contexte d'un artisanat céramique à la fin du Moyen Age. Le moteur essentiel, mais probablement pas unique, de cette évolution — comme d'ailleurs, logiquement, dans tout domaine technique — est la production, but même de cette technique, sous son double aspect de satisfaction d'une demande et de simplification ou d'amélioration des procédures.

Les derniers siècles du Moyen Age préparent, par un accroissement constant de la demande, la situation de quasi-monopole dans laquelle sera Sadirac aux <sup>XVII<sup>e</sup></sup> et <sup>XVIII<sup>e</sup></sup> siècles sur le marché de Bordeaux. Cet accroissement, on le cerne, sur les lieux de production, par ses effets : augmentation de la taille des fours ; puis, étant atteint un seuil limite, changement de type de four qui permet une plus grande capacité.

Ce changement est, en même temps, un élément de la transformation de la structure de production : on passe d'un travail saisonnier à un travail indépendant des intempéries.

Déjà auparavant les fours étaient construits pour durer. Ceux du nouveau type, étant données leurs structures particulières, semblent nettement plus difficiles à réaliser. De la conjonction de ces deux traits a pu naître la relative mise en commun des installations de cuisson, que l'on constate à l'époque moderne et qui provoque, entre autres effets, un enchevêtrement de possessions indivises et de servitudes.

Parallèlement, les formes de vases se simplifient ; on n'utilise plus qu'une seule argile, au lieu de deux, plus plastique, plus facile à travailler, ce qui va entraîner la suppression ou la modification profonde de certains types céramiques.

L'utilisation de cette seule argile est d'ailleurs, elle aussi, en liaison, par le biais de la constitution de réserves, avec le changement du rythme de travail, avec l'affranchissement des contraintes dues aux intempéries.

Cependant, on assiste à un éclatement des structures de production dont les éléments se dispersent tout en se multipliant jusqu'à marquer la totalité de la paroisse, alors qu'au Moyen Age extraction, façonnage et cuisson voisinaient et que les artisans se regroupaient. Cela n'est sans doute pas un phénomène spécifique à Sadirac, non plus qu'à la poterie :

les concentrations observables à *Chauvin* sont analogues à celles de *Sableyre*, et le four de *Saint-Ourens* est dans la même situation par rapport à l'habitat que ses contemporains sadiracais. Étant donnée la stagnation du centre tuilier de Langoiran, il ne semble guère plausible de voir dans ce changement un effet de l'accroissement de la demande ; un phénomène social indépendant serait une meilleure solution.

En revanche, le site de Capián ou un autre observé récemment à Ladaux soulignent la coexistence au Moyen Age d'artisanats isolés et de regroupements tuiliers ou potiers.

Ce sont là des modifications profondes qui se produisent sensiblement au même moment, dans le <sup>XVI<sup>e</sup></sup> siècle. Il s'agit bien d'une mutation qu'a préparée une dérive évolutive assez lente.

Des traits essentiels subsisteront néanmoins, en particulier cet aspect d'artisanat familial ; lequel disparaîtra à son tour quand la nouvelle structure de production, après avoir évolué, atteindra un seuil de mutation ; ce sera le <sup>XIX<sup>e</sup></sup> siècle et l'époque « industrielle ».

Sous certains aspects, cette dernière mutation peut servir de modèle interprétatif à l'autre : en particulier, on constate à Sadirac une certaine immigration dans la première moitié du <sup>XIX<sup>e</sup></sup> siècle ; il pourrait bien s'en être produit une aussi au début du <sup>XVI<sup>e</sup></sup>.

Parmi tous les traits que l'on peut ainsi conjuguer pour cette mutation, le principal aspect matériel, qui d'ailleurs recoupe la plupart des autres, pourrait être la lutte contre les intempéries. Tous les potiers traditionnels doivent la mener, même encore aujourd'hui où elle est pourtant considérablement atténuée. Ils ne vont plus subir, ils vont trouver les moyens de vaincre ou de tourner le problème, et ce sera une profonde mutation pour eux : leur professionnalisation, que l'on ne peut guère envisager sans un changement profond de mentalité. C'est cette étape qui marque la profonde différence entre le centre potier médiéval et celui de l'époque moderne, en situation de monopole. Et ce n'est pas un hasard si, à une exception près, les premiers potiers, dont les archives nous transmettent la connaissance sous ce nom, sont du <sup>XVI<sup>e</sup></sup> siècle.